

## 6. La piste indomptable

La piste des Mamelles avançait. Ce fut une des plus heureuses périodes de ma vie. S'il n'y avait eu le barrage au bout, que je voyais se rapprocher de jour en jour, j'aurais été parfaitement heureux.

Finalement, je n'avais pas grand-chose à faire en dehors de leur montrer la voie. Je passais mes journées à cheval (il avait réussi à s'accoutumer à moi) et je galopais devant pour ouvrir la piste en compagnie de Gabriel, indiquant au bull le chemin à suivre avec des lambeaux de calicot blanc que nous attachions après les arbres.

Tout compte fait, j'employais la même méthode qu'avait employée Filoutti : le pif. Mais alors que lui l'avait court et se laissait surprendre par l'obstacle, moi je l'avais rallongé à la dimension de celui de mon canasson, sur lequel je reconnaissais le terrain avec une journée d'avance, ce qui n'empêcha pas quelques surprises parfois.

En effet, le seul obstacle qui venait suspendre notre progression, c'étaient ces filons de roche bleue que nous n'avions pas su détecter et sur lesquels venait buter la lame de l'engin. C'étaient alors des heures d'efforts où le bull patinait dans la rocaille, en poussant pour faire éclater la roche.

Gavalardo, à qui j'avais exposé la situation en proposant d'employer de la dynamite, commença par exploser lui-même : qu'est-ce que c'était que cette histoire, Filoutti n'avait jamais eu ce problème ! Il pensa régler la question en énonçant que le bul-liste était un jean-foutre et qu'il y avait une technique pour attaquer la roche bleue.

Je lui suggérai alors de venir la lui montrer, en même temps qu'il viendrait se rendre compte de l'avancée des travaux, parce que pour ma part, j'en étais incapable.

Cela se passa un lundi matin. En arrivant sur place, le bull était déjà à l'ouvrage depuis une heure et n'avait progressé que d'un petit mètre.

Comme je l'avais vu faire à la marina, Gavalardo commença par engueuler tout le monde en nous soulant de conseils qu'il contredisait dans la minute suivante. Tout d'abord la lame était trop verticale, il fallait l'incliner. Ensuite, elle était trop droite, il fallait lui donner plus de biais. Le coup d'après, elle sortait trop sur le côté, le suivant pas assez.

Je ne sais pas si vous avez jamais réglé la lame d'un bull, mais ça ne se fait pas en sifflotant : il faut choper une saloperie de broche en acier et faire tourner les émerillons qui la maintiennent en place. Quand vous avez fait trois fois ce cinéma vous avez les bras qui pètent aux coutures. Et une putain de soif !

Et le bull n'avancait toujours pas. Cela ne pouvait venir que du chauffeur : il tenait la lame trop haute, ou pas assez, ou il prenait mal son élan, ou il était trop timoré.

Remarquez, il y avait de quoi l'être et vous ne m'auriez pas fait prendre sa place car la pente que nous tentions de traverser, sans être un vrai précipice, était tout de même assez raide. Imaginez les jolis tonneaux que l'on peut faire avec un engin de douze tonnes quand il part en valdingue.

Pour finir, Gavalardo monta à l'assaut du bull et se mit à donner des gifles au chauffeur, un petit maigroulet bien gentil pré-nommé Moïse, qui faisait ce qu'il pouvait sans rechigner, en suivant les consignes qu'on lui donnait.

Mais là c'en était trop, Moïse saisit son sabre d'abattis et le brandit au-dessus de la tête du gros en se dressant sur ses ergots. Gavalardo n'eut pas la tête fendue car il battit en retraite en m'apelant à la rescousse :

– Au secours, mon cher Murmure, calmez-le, il va nous tuer ! Je vois bien ce qui ne colle pas : il est bourré ! Je vous avais pourtant prévenu de les surveiller pour la boisson ! Dites-lui qu'il est viré !

Voilà, c'était ma faute évidemment. Pour le moment, Moïse n'avait pas attendu d'être envoyé à la soupe pour se tirer. Il avait ramassé ses cliques et ses claques, retiré les claquettes qu'il chaussait pour piloter l'engin, les avait glissées dans sa ceinture pour ne pas les user, avait tiré sa révérence et était parti nu-pieds.

Gavalardo tenta de mettre Gabriel puis Séraphin à sa place, mais l'un comme l'autre se défilèrent en prétendant ne rien connaître aux bulls. Nous savions tous deux que c'était faux mais Gavalardo n'insista pas.

– Il ne reste plus que vous, lui dis-je, en un sens c'est une chance de vous avoir : ça va aller tout seul !

Ça n'a pas traîné en effet. Gavalardo cracha dans ses mains, fit et refit le tour de l'engin qui se mit à trembler et serrer les fesses, comme un bourricot qui a trouvé son maître.

Il ouvrit des robinets, triturant les gros comédons de graisse qui en jaillissaient, porta les doigts à son nez et s'essuya sur son short en hochant la tête, l'air songeur.

Il rajusta la lame au petit poil en faisant rouler ses muscles comme un lutteur de foire qui défie le chaland, se recula de plusieurs mètres pour juger de l'effet, hocha la tête derechef.

Il se tourna alors vers la roche qui narguait nos efforts depuis tant d'heures, s'accroupit, la caressa, la goûta, la huma.

Il se redressa enfin et posa dessus un pied conquérant dans l'attitude de Cro-Magnon partant chasser l'aurochs. Je crus qu'il allait pousser son cri de guerre et je m'apprêtai à mêler mes clameurs aux siennes mais il se contenta de sourire d'un air malin.

– Ne vous en faites pas, mon cher Murmure, c'est du gâteau !

Gavalardo se hissa aux commandes en soufflant. Dans son énorme short bleu ciel et sa chemise tahitienne qui craqua aux coutures sur ses épaules de catcheur, il était magnifique. L'image même du sauveur qui allait aplanir toutes nos difficultés.

Il émanait une telle puissance de cette montagne de muscles et de nerfs que le désespoir m'envahit soudain : parviendrai-je jamais à acquérir un tel aplomb ? Gavalardo était un homme que

rien ne semblait pouvoir ébranler quand il s'enracinait sur le sol. Rien, non plus, ne semblait pouvoir l'arrêter quand il se mouvait avec sa vélocité surprenante. C'est cela qui m'a toujours fasciné chez les individus de sa corpulence. Faut-il être pondéreux pour paraître pondéré ? Les efforts que j'avais faits dans ce sens ne m'avaient jamais procuré qu'un attendrissant petit bedon que j'avais dès lors combattu de mon mieux alors qu'à lui, sa graisse lui allait comme sa carapace à un rhinocéros.

De même avais-je rasé, étant jeune, ce bouc supposé me donner l'air viril et qui n'avait jamais ressemblé qu'à un délicat pubis de jeune fille lorsqu'elle s'est fait entretenir le maillot. Une gueule de con, en quelque sorte !

Lorsqu'il fut installé aux commandes, le bull ne sembla plus qu'un jouet et nous nous prîmes à craindre qu'il le cassât dans une éruption de colère soudaine. Gavalardo fit ronfler le moteur deux ou trois fois, chercha dans la boîte la vitesse adéquate et recula pour prendre son élan.

Parvenu à une distance acceptable, il pencha la tête de droite et de gauche pour bien juger de l'empattement, nous fit signe de nous écarter en nous mettant en garde contre les éclats de roche qui n'allaient pas manquer de siffler à nos oreilles et embraya vers de nouvelles aventures.

Le moteur lança un long mugissement qui nous ébranla les bas-morceaux, vomissant une colonne de fumée grise, épaisse comme un tronc de hêtre, et se lança à l'assaut de la montagne.

Je n'avais jamais imaginé qu'un bull de douze tonnes put être si leste. En moins de temps qu'il ne me faut pour l'écrire, il vint buter contre la paroi sur laquelle la lame glissa sans faire une éraflure. Le bull pivota d'un quart de tour sur la roche glissante, comme une luge sur une plaque de glace, et plongea dans le ravin au milieu de nos hurlements, dans un fracas de branches brisées.

Pour son salut, Gavalardo resta aux commandes : il était trop crispé sur les leviers pour pouvoir sauter. S'il avait pu le faire

comme son instinct le lui hurlait aux oreilles, il aurait terminé là sa carrière d'ingénieur en magouilles et il aurait fallu le ramasser à la serviette éponge et au tamis.

Quand nous nous approchâmes du bord, nous vîmes une chouette trouée qui traçait droit entre les arbres broyés, jusqu'à cinquante mètres en contrebas. Gavalardo, immobile, semblait soudé par les fesses sur son siège, comme le gars qui se demande s'il doit se soulager sur place ou s'il a le temps d'atteindre les chiottes.

Manquant cent fois de nous éventrer sur les troncs éclatés, nous descendîmes vers le bull avec Gabriel, morts d'inquiétude car Gavalardo ne bougeait pas d'un poil. Se pouvait-il que son cœur n'ait pas résisté à l'émotion ?

– C'est plutôt une branche qui lui aura troué la panse, suggéra Gabriel.

Je pris soudain conscience du silence qui avait succédé au vacarme de l'assaut. Pas un oiseau ne chantait, nous n'entendions plus que le claquement du métal qui refroidissait et le gémissement des troncs qui ployaient encore sous le poids de l'engin.

Ah ! Comme la vie peut changer du tout au tout d'une minute à l'autre ! Qu'il était loin le chant d'allégresse et de victoire que je m'étais préparé à pousser !

Après maints cassages de gueule, nous atteignîmes enfin le bull et montâmes sur la chenille pour voir de quoi il retournait. Gavalardo avait l'air d'un fantôme.

– Ça va patron ?

Je ne vous dis pas le travail pour lui faire décramponner les manettes et l'aider à remonter la pente ! Mais, parvenu sur la piste, Gavalardo avait vite repris du poil de la bête pour nous expliquer avec quelle maestria il avait su contrôler sa glissade folle.

– Vous comprenez, mon cher Murmure, si je m'étais mis en travers, c'en était fini, le bull était irrécupérable !

Finalement, à l'en croire, il avait bien limité les dégâts mais une chose le turlupinait. Il trouvait étrange la réaction du bull. Il en avait conduit des centaines et pas un seul ne lui avait fait ce coup-là.

D'ailleurs, n'avait-il pas ressenti comme un relâchement du côté de la chenille gauche, au moment où il se mettait à pousser ? Il y avait quelque chose qui devait clocher du côté du répartiteur !

Il se mit à me faire un long cours compliqué sur les organes internes de ces engins, ce qui prouvait au moins qu'il en avait désossé plus d'un avec ses grosses papattes. Ou peut-être était-ce une rupture de flexible, cela arrivait lorsqu'on confiait ces engins à des jean-foutre qui se fichaient de l'entretien.

Quoi qu'il en fût, nous revînmes examiner la roche qui continuait de ricaner de nos efforts et Gavalardo se pencha sérieusement sur son cas. Ce n'était pas un sabotage qui allait le décourager et elle n'allait pas s'en tirer comme cela. Après quelque temps de réflexion, il se tourna vers moi :

– Vous ne savez pas, mon cher Murmure, vous n'allez pas perdre votre temps avec ces conneries, nous avons autre chose à faire, nous avons déjà pris pas mal de retard avant même d'arriver ici. Bougez un peu vos gars, ça traîne ! Ne les laissez pas sans rien faire, regardez-les qui nous regardent assis sur leur cul. Ce qu'il faudrait, c'est de la dynamite !

– Vous croyez ?

– C'est certain, faites-moi confiance !

Les gars se remirent donc au travail... à la pioche, puisque le Bull était en rideau ! Quant à Gavalardo, comme il l'avait dit, il avait autre chose à faire.

– Venez par ici, mon cher Murmure, il faut que nous parlions !

Quand votre patron vous dit ça, c'est qu'il veut vous virer ou vous donner une promotion. En ce qui me concerne, cela a toujours été pour me virer. Allez, fais ton sac, camarade ! Il me

saisit par le bras et m'entraîna à l'écart. Cette discrétion qui n'était pas dans ses habitudes me parut incongrue.

– Dites-moi, mon cher Murmure, on m'a rapporté que vous avez eu une longue conversation, l'autre soir, avec Pourrichier et qu'il en est ressorti tout excité. Depuis, dès qu'il vous voit, il est comme un goret devant une truffe ! J'aimerais bien comprendre comment un type, arrivé à Bidon sans même une chemise de rechange, a pu le mettre dans cet état. Vous pouvez m'en dire plus, ou cela ne me regarde pas ?

Quand on crache en l'air, il faut bien s'attendre à ce que cela vous retombe sur la gueule ! Dans ces cas-là, une seule solution : la fuite en avant.

Si j'avais disposé d'une nuit de réflexion et d'assez de culot, j'aurais pu lui concocter une phrase à la con du genre : "Eh bien dites donc ! vous y avez mis le temps ! Je commençais à croire que cela ne vous intéressait pas !". J'en connais qui l'auraient fait, mais je dois reconnaître qu'aujourd'hui ils sont chevaliers d'entreprise et pas moi.

Pour l'heure, je me contentai de ne pas m'envaser dans des explications pataudes et de garder un silence auquel Gavalardo saurait bien trouver un sens : pour cela je pouvais me fier à lui.

Quant à la suite, il saurait bien m'inspirer, ou me souffler, la répartie qui collerait avec ses élucubrations.

– Combien ? Je double ! Je ne sais pas ce qu'il a acheté, mais je double !

Pauvre Gavalardo ! Il commençait à en avoir assez de jouer avec un coup de retard. Il avait sauvé les meubles avec Riton, mais Anita lui avait échappé. Putain ! Que c'est compliqué le machiavélisme quand il faut imaginer la partie avec trois coups d'avance ! Il n'avait rien d'un Bobby Fisher, Gavalardo. Lui, c'était plutôt le genre voleur de poules : hop ! Ni vu, ni connu, je t'embrouille !

Il imaginait ses combines foireuses pour l'amour du vice mais n'en contrôlait jamais les conséquences. C'était un équilibriste

de l'entourloupe, un bluffeur de l'arnaque poisseuse. Sa manière c'était plutôt le poker, pas les échecs. Alors, comme il sentait le jeu lui échapper, il payait pour voir. Il fallait qu'il soit aux abois pour en arriver là.

– Qui vous dit que c'est lui qui m'a acheté ?

Voyez comme sont les choses ! Si j'avais dit tout bonnement, comme j'en avais l'intention : “Qui vous dit qu'il m'a acheté ?”, les choses en seraient restées là. Il m'aurait tripatouillé les vers du nez pendant encore dix minutes en faisant la grosse voix, puis il m'aurait planté là, furieux d'avoir encore quelqu'un de qui se méfier. Pour ce que j'en avais à foutre !

Mais ma langue avait fourché et j'avais dit : “ qui vous dit que c'est lui... ”. Il me lâcha le bras et s'écarta en me regardant avec des yeux comme des écrous de soixante.

– C'est vous qui l'avez acheté ?

– Oh ! Même pas ! Je lui ai simplement dit que le casino, l'usine d'incinération et ses petites combines ne nous intéressaient pas et qu'on le laisserait traficoter tranquillement dans son coin !

– Qui “ on ” ?

Bon dieu, s'il rebondissait à chacune de mes réponses, j'allais vite être à court d'idées ! Heureusement, lui n'en manquait pas.

– Ecoutez, mon cher Murmure ! Un chantier comme celui du barrage des Mamelles, cela ne se fait pas dans le secret d'une arrière-boutique ! Les retombées d'un ouvrage comme ça sont gigantesques. Vous l'aviez deviné, preuve que vous êtes plus malin que vous en avez l'air (là, il y allait un peu fort, mais comment lui faire croire qu'il me surestimait !). Il y a des boîtes où des ingénieurs se creusent le ciboulot pour trouver des sites propres à de telles entreprises. Je ne crois pas qu'ils vont regarder en se croisant les bras sans vouloir en être ! Alors je me répète : qui, bon dieu ! SPIE Batignoles ?

Je regardai mes pieds. Ah ! Être loin, loin, profondément enfoui !

– GTM ?



Je levai le regard et regardai voler les frégates, sans répondre.  
Ah ! Être loin, loin, au-dessus de tout ça !

– Plus haut ? Non, ce n'est pas...

– Ce n'est pas moi qui l'aurai dit !

– Oh, bon dieu ! Vous voulez dire que c'est Lui qui vous envoie ? Mais pourquoi vous ?

Le fait est qu'il était fondé à se le demander.

– Exprès parce que j'ai l'air d'un incapable. Pour donner le change, si vous voyez...

– Oh, Putain, si je vois ! En tous cas, vous êtes drôlement crédible !

Comme il s'excitait, tout à coup ! Je ne l'avais jamais vu gambader comme cela ! Il sautait d'un bord à l'autre comme un ouistiti engagé, se tapait le poing dans la paume, éclatait de rire, se prenait la tête, se la secouait, se la frappait sur les rochers, levait les bras au ciel en remerciant Dieu.

– Il m'a vu, hurlait-il, hosanna ! Il a baissé les yeux sur moi, Il m'a trouvé à son image et me veut pour partenaire ! Moi, le galérien des TP, le Croisé des Caterpillar ! Hosanna ! C'en est fini de toi, Pourrichier ! Tu n'es pas de taille ! On va t'avoir ! Bidon, tu vas me manger dans la main ! Tu auras ton barrage, que tu le veuilles ou non car Il sait vendre des autoroutes aux pays sans voitures, des cathédrales aux pays musulmans et des palais de béton aux nomades du désert !

Puis, brusquement, il vint à moi et me secoua comme un manguier.

– Ah, mon cher Murmure, je savais bien que nous ferions de grandes choses tous les deux ! Ce pauvre Pourrichier, avec ses grands airs et ses mains moites... Si je vous disais qu'il passe ses soirées à jouer au bridge en buvant du sherry, avec des gens qu'il paye pour le laisser gagner ! Uniquement pour se monter le col ! ce qu'il peut m'énervier avec son air supérieur de chameau Anglais ! Et tcheûpeûtcheûp et tcheûpeûtcheûp... Mais dites-moi : le barrage, il est bien conçu, au moins !

– Ça, je ne peux pas vous le dire : je n’y connais rien ! Mais nous n’aurons qu’à suivre les plans de Leroidec, ça devrait aller...

– Oui, ça devrait aller...

Il en avait l’air moins sûr, cependant. Au point où nous en étions, j’aurais dû laisser les choses faire leur chemin et fermer une bonne fois ma gueule. À mon grand désespoir, je m’entendis ajouter :

– De toute façon, nous serons fixés, on nous envoie Richter et Mercali...

– Qui c’est, ces deux-là ?

– Deux ingénieurs-conseils, des durs à cuire. Ils vont étudier l’implantation de la centrale !

– Quelle centrale ?

– La centrale électrique, pardi ! Vous allez avoir de sacrés jouets ! Mais chut ! Motus !

Je me tournai vers la plaine et lui montrai le village de Têtles-Mamelles. Arrête, bon dieu ! Tu ne vois pas où cela t’a mené, tes déconnades de mythomane ? Cela ne te suffit pas d’avoir mené à la faillite la dernière entreprise à t’avoir employé ?

D’un autre côté, dans un monde où chacun y allait à pleins gaz dans la délirade, une attitude timorée ne pouvait qu’éveiller les soupçons !

– À mon avis, ils vont vouloir l’implanter juste après le village, sur le plat. Je suppose qu’ils vont faire des sondages !

– Des sondages ! On ne fait pas de sondages à Bidon !

– Bof ! Ils en feront quand même, ce sont des vicieux !

– Mais si les sondages sont mauvais ?

Il avait viré au gris et un pli soucieux lui barrait le front.

– N’ayez crainte, ils en feront plus loin, jusqu’à ce qu’ils trouvent l’endroit idoine !

– Mais s’ils ne trouvent pas l’endroit idoine ! Si toute la plaine est pourrie, vous croyez qu’ils pourraient se retirer ?

– Ne vous en faites pas, ils trouvent toujours une solution !

– C'est que, voyez-vous, Bidon est un environnement extrêmement fragile... comme toutes les îles tropicales, d'ailleurs. Comment vous dire... oh, et puis zut ! Vous verrez bien par vous-même !

Le jour arriva enfin où nous débouchâmes sur la gorge. Cela se remarqua par la biture que prit la tribu ce soir-là pour marquer l'événement.

Je n'avais jamais assisté à ce genre de réjouissances car je crains les rombiens quand ils ont un coup dans le nez. Ils ont tendance alors à se comporter avec excès, soit pour vouloir me fendre le crâne, soit pour vouloir m'embrasser comme un frère, à la vie à la mort, en me rotant des muflées de bière dans la gueule.

C'est aussi une des raisons pour lesquelles je me tirais à Bidon quand arrivait le vendredi soir. Quand je revenais le lundi matin, je retrouvais Gabriel et Séraphin les yeux rouges et la voix rauque. Il arriva même qu'un jour ils ne furent pas à l'embauche. Comme je tournais en rond au milieu des cases en me demandant où ils restaient, voilà ma Cécilia qui s'amène vers moi les yeux baissés, l'air modeste et le sourire aux lèvres.

– Où sont-ils ces lascars, tu as vu l'heure qu'il est ?

– Ils sont fatigués ! m'avait-elle gentiment répondu.

Bref, il allait falloir attendre qu'ils cuvent. Comme le travail avançait bien et que je n'ai pas l'âme d'un garde-chiourme, encore moins d'un contremaître, j'avais laissé pisser.

Mais le soir où la tribu fit la fête parce que nous avions terminé la piste, je ne pus me défiler et il fallut bien que j'y participe. Et j'y participai, croyez-moi, à tel point qu'aujourd'hui encore je n'arrive pas à faire la part de ce qui relève du rêve et de la réalité.

Quand nous revînmes du chantier, les femmes avaient étalé des feuilles de bananier où elles avaient disposé des tas de

saloperies à becqueter, le genre de bouillie prémâchée dont ils sont friands.

Quelques jours avant, comme nous galopions à travers la forêt, Gabriel était tombé en arrêt devant un grand tronc de bancoulier, vautré parmi les autres arbres et à moitié complètement pourri. Il avait semblé y porter un grand intérêt.

Puis, le matin même, alors que je me baladais tout seul à la recherche d'un coin propice pour déféquer, j'entendis des coups de hache, étouffés par l'épaisseur végétale. Comme cela semblait parvenir d'un endroit où nous n'avions rien à foutre, je pensai tout d'abord que c'était un pauvre bûcheron tout couvert de ramées, coupant du petit bois pour chauffer ses enfants. C'est rare sous les tropiques.

En me guidant au bruit je m'approchai donc comme le Petit-Poucet, à travers le bordel des lianes enchevêtrées, pour découvrir mon Séraphin en train de faire des allumettes avec le tronc pourri que nous avions découvert avec Gabriel.

Quand il me vit débouler des feuillages en tirant ma monture, il prit l'air tout penaud, le bougre, et il m'expliqua qu'il cherchait des bancoules. Il me montra un pochon de plastique blanc déjà assez gonflé qui semblait bien parti pour vivre sa vie tout seul : il était plein de vers blancs, gros comme le pouce, qui se tortillaient joyeusement, grouillissant de petits crissemments écailleux.

– C'est pour la pêche ?

Il haussa les épaules, en ricanant d'un air confus et me demanda s'il pouvait poursuivre sa cueillette. Ma foi, pourvu que je n'aie pas à les manger ! Il se remit donc à la besogne et continua la cueillette des grosses larvasses molles qui squattaient le tronc.

Pour en revenir à la petite fête qui se préparait, comme nous arrivions au milieu des cases où on avait mis les petits plats dans les grands, voilà mon Gabriel qui s'avance triomphalement portant à bout de bras ce sacré pochon de plastique blanc, faisant

une annonce en Langage qui souleva des vociférations enthousiastes dans l'assistance.

Il plongea sa main à l'intérieur et en ressortit un gros vers qu'il porta à ses lèvres entre le pouce et l'index comme pour lui faire un baiser. Crac ! Un coup de dent et le ver était dégusté. Il se tourna vers moi, goguenard :

– En veux-tu ?

Déjà que je n'aime pas quand on me parle la bouche pleine, alors vous imaginez comme j'apprécie qu'on me postillonne de la bouillie de vers à travers la figure !

– Non merci, il n'y a rien d'autre comme amuse-gueule ?

Les femmes avaient préparé des lits de braises sur lesquels elles avaient disposé des immondices enroulées dans des feuilles de bananier pour les faire cuire. Le repas était prêt, nous pouvions passer à table et la bière couler à flots.

C'est du bout des dents que je commençai à manger. J'avais l'impression que même les bananes cuites allaient se mettre à se tortiller sur la feuille de tarot qui tenait lieu d'assiette.

Quand je pense aujourd'hui à toutes les horreurs qu'ils peuvent inventer pour se régaler, dans le genre vers, larves, mousse de cervelle crue et autres boissons hallucinogènes macérées dans la bave de vieille, j'en ai la nausée. C'est sans doute cela qui me fit forcer sur la bière plus que de raison et pour une fois je ne laissai pas la fête se dérouler sans y participer.

L'alcool aidant, lorsque la nuit fut tombée, comme nous faisions cercle autour des feux, je dus absorber autre chose que de la petite bière sans m'en apercevoir.

L'effet ne se fit pas attendre et je fus bientôt assis en tailleur au beau milieu de la voie lactée, en train de régler la circulation. En effet, il y avait un putain de trafic entre la Grande Ourse à ma droite et sa petite sœur à ma gauche. Parfois une comète passait en sifflant, je l'attrapais par la chevelure et buvais l'ambrosie on-the-rock à son sourire de glace.

Puis de grosses cosses nacrées vinrent butiner mes lèvres et je leur donnai un baiser coquin avant de les croquer. Leur jus laiteux, plein de saveurs féminines, m'emplirent d'une étincelante gerbe d'extase. Je buvais et j'étais bu, je riais et j'étais ri. Je n'étais ni long, ni pointu, ni carré, j'étais rond, j'étais le cercle de la tribu et le feu brûlait dans mon nombril. Je devins moi-même nourriture et je me fis croquer.

Des lèvres humides, tendres et fermes comme des pétales d'orchidée carnivore m'aspirèrent dans un baiser visqueux, me déglutirent et me broyèrent dans une trompe caverneuse de soie moirée d'où je remontais en bulles éblouissantes.

Méduse, je pulsais dans les forêts vénéneuses où les troncs craquants s'ouvrirent pour moi, me glissais dans leurs sèves sucrées et montais en mille ans jusqu'aux branches les plus fières, poudrées de la lumière des astres.

Goéland, je portai mon regard sur le moutonnement des arbres, vers Bidon-la-salope où babylonaient d'épouvantables fourmis rouges. Prenant mon essor, je planai, enivré d'alizé, caressant de mes ailes les Mamelles lacérées d'une blessure sanglante que je baignai de mes larmes et plongeai en sanglotant dans les gorges merveilleuses où je traînai mes ailes brisées, gémissant d'une tristesse infinie.

Là, je retrouvai Gabriel, debout sur un rocher, terrible et courroucé comme un archange noir. De son bras gauche il enlaçait une calebasse pleine de sang menstruel, du droit il tenait un balai à chiottes qu'il plongeait dans le liquide dont il m'aspergea.

– Gabriel ! Fallait-il vraiment tant de blessures ?

– Il le fallait ! me dit-il, ne t'en fais pas, bientôt les menstrues vont venir et Bidon sera emportée dans leur flux, comme un cail-lot noir. Viens avec moi !

Il me jeta sur son épaule et m'emporta. En un clin d'œil, nous fûmes dans la plaine et il me déposa dans une forêt qui frangeait les Mamelles, au pied d'une falaise sombre. Il y avait là Clovis et Séraphin portant des pagaies sur l'épaule.

– Tu as connu le ventre doux et chaud des Mamelles, viens, maintenant, voir celui de Bidon !

Ils me conduisirent vers une béance qui s'ouvrait comme une porte de cave au pied de la falaise aussi dure et froide que le ventre d'Anita.

J'en franchis l'entrée et restai suffoqué par le souffle putride que le boyau m'exhala au visage et qui faillit m'emporter tant j'étais faible et léger.

Mais Clovis et Séraphin me tenaient fermement et me conduisirent sur le sol glissant recouvert de la chevelure verte de l'Hydre. Gabriel marchait devant nous, brandissant une torche fumeuse qui faisait virevolter des mauvais présages.

– Gabriel, faut-il vraiment cela ?

– Il le faut !

– Mais je ne puis plus avancer, mes pieds ne pèsent plus par terre, je vais m'envoler. Mes amis tenez-moi !

Au bout du boyau, s'amorçait une volée de marches qui nous menèrent sur un palier taillé dans la roche où je restai tremblant comme une ombre pendant que d'innombrables chauves-souris nous lançaient des sortilèges membraneux.

Étions-nous arrivés ? Une muraille suintante aveuglait notre cheminement. Mais Gabriel avait tourné à gauche et je fus conduit comme une baudruche flageolante, dans un autre escalier qui s'enfonçait parallèlement au premier.

Comme nous descendions, la rumeur d'une cataracte nous parvint et grandit, tandis que l'odeur devenait suffocante.

– Gabriel, quel est ce bruit ?

Il se tourna vers moi et me ferma les yeux.

– Ce sont les larmes des Mamelles qui pleurent ta mort, murmura-t-il.

Je me mis à pleurer de tristesse sur ma solitude. Ainsi se terminait ma vie : dans un égout putride et froid.

Nous continuâmes notre descente et bientôt nous foulions le sable.

- Ouvre les yeux ! m'ordonna Gabriel.  
Je les ouvris.

Ce que j'avais devant moi, c'était le Cimetière des Araignées ! D'énormes pattes entrelacées d'une raideur d'arthropode dans les contorsions immobiles d'une agonie éternelle jaillissaient du plafond pour plonger dans l'eau crépitante.

Des linceuls de lichen flasques pendouillaient en flageolant sous l'averse comme des fanons de vieille femme. Cela pendait, pleurait, dodelinait faiblement de chagrin. Cela perçait le tissu de misère comme des imprécations menaçantes. C'était vieux, c'était triste, c'était velu, cela puait.

Et puis l'eau noire d'où jaillissait cette mangrove sépulcrale. Une eau d'un noir si noir qu'il engloutissait le regard.

Nous étions sur une bande de sable gris parsemé de brisures de coquilles, au pied d'une muraille creusée comme par un ressac. La plage était jonchée de détritux divers, d'ordures imputrescibles imprégnées de vase noire et puante, de sachets de plastique et de blocs de polystyrène verdâtres.

La lueur de la torche de Gabriel éveillait des reflets moirés sur la surface sombre. Clovis et Séraphin avait tiré une pirogue sur le sable et la mettaient à l'eau. Et la mettaient à l'huile, aurais-je dû dire.

- Gabriel, le faut-il ?

Je titubais dans la vase et pris place, les mains crispées sur les bords pour ne pas m'envoler comme une baudruche fripée, vers le plafond qui me tendait ses griffes.

Une puissante poussée de Séraphin nous envoya sur les eaux, dans la gueule filandreuse de la caverne, au milieu d'une forêt de piliers de lianes et de racines enchevêtrées, ridant à peine l'épais miroir de la surface, morne comme l'éternité de la mort.

Parfois nous traversions des cataractes de pleurs qui tombaient sur nous depuis le plafond, quelques mètres au-dessus de



nos têtes et nous devions écoper la pirogue pour ne pas sombrer dans le désespoir.

Contre mon gré, Gabriel me détacha les mains des rebords et je m'agrippais aux siennes, basculant vers l'avant. Le bas de mon corps qu'aucune force ne maintenait plus au fond de la pirogue, s'éleva dans les airs.

Doucement, Gabriel se dégagea de mon étreinte, me lâcha et me souffla comme une plume, sans que je pusse même gémir, tant le vertige me suffoquait.

– C'est ici que Bidon enterre ses morts, voilà le Paradis qu'il réserve à ses ancêtres ! me cria-t-il, tandis que je m'envolai sur des relents de sépulcre, va sans crainte, je te ramènerai !

Hélas, je reconnaissais le labyrinthe nécropolitain où me pourchassait l'hyène aux crocs jaunes et qui puait du bec. Je volais, léger comme un pet au-dessus des eaux noires, dans un réseau orthogonal de canaux identiques, aveuglé et assourdi par des ruissellements crépitants.

Cela tenait de la crypte, du trou de taupe et du collecteur d'égout. Des piliers réguliers soutenaient la voûte, semblable à une paillasse de fumier caviardé de vermine. Des tunnels puants filaient droit dans l'obscurité où je m'empêtrais dans des entrelacs de racines velues, plongeais dans la nausée des eaux hantée de ventouses noires, emporté toujours plus profondément dans l'enchevêtrement du labyrinthe de cette crypte affligeante.

L'odeur de décomposition se renforçait et je vis des outres en forme d'homme, crever en un jaillissement de mousse pestilentielle avant de retourner sonder la vase. Des cadavres verts, pris dans les racines des piliers, achevaient de se décomposer en m'adressant des sourires jaunes.

Parfois, le plafond descendait si bas que ses racines s'enfouillaient dans l'eau écœurante et je devais suivre de longs dédales pour avancer plus loin, où m'emportait le souffle de Gabriel.

Toute résistance m'était impossible, j'étais comme l'enfant glissant dans le gouffre affreux que son cauchemar a ouvert dans

les draps glacés de son lit, incapable de vouloir s'agripper, incapable de vouloir crier et, par-dessus tout, incapable de rire de sa détresse.

Ô ! Mon humour, mon amour, pourquoi m'as-tu abandonné ! Ne sens-tu pas que ce n'est pas le moment de rigoler ? Que ferais-je sans toi dans le mauvais cas où je suis, tout nu et dépourvu comme un nourrisson de hérisson ? Pousse tes épines hors de ma peau pour écarter les pinçons crochus des sorcières flasques et des fées cabossées, pour me préserver des suçons glacés des goules et des stryges ! Forme autour de moi, mon humour, le dernier carré d'où je puis crier merde ! Bâtis le donjon d'où je puis lancer mes blagues vaseuses.

Ô ! Mon armure, mon anorak, mon tapis volant ! Ô, mon édreton ! Dernier rempart de l'esprit qui déraisonne, étendard de la pensée qui se débande, antidote des démarcheurs, des Témoins de Jéhovah et autres enquiquineurs ! Préservatif du sectarisme et des chagrins d'amour ! Où restes-tu, dans le besoin qui est le mien ?

Ce sec ricanement sur mes lèvres tordues, est-ce là tout ce que j'emporte de toi dans la tombe ? Bon dieu, quelle saloperie m'ont-ils fait consommer !

– Gabriel, tu es viré ! Retourne chez toi sans passer par la caisse pour y toucher ta paye et restes-y dix-huit jours au pain sec et à l'au-delà, je ne veux plus te voir ! C'est une blague, évidemment ! Comment pourrais-je me passer de toi, Ô mon Ariane ! Comment pourrais-je te saquer, Ô mon cornac ! Passe à la caisse on te versera double acompte, sacré foutu petit étron de ta mère intorchée ! Ongulé des buttes mornes du bord de la mer d'Azov !

Et puis le décor changea. La forêt de troncs pourris à l'os, empatarassés de racines visqueuses fit place à une futaie de piliers de béton, gluants de mousse noire, tараudés de bivalves lithophages.

Une molle ondulation gonflait la houle d'une marée d'ordures sur laquelle fourmillaient des rats aussi gras que des castors,

dans une épouvantable odeur de putréfaction, d'urine et de diarrhée verte.

De longs tubes, culottés de merde comme des chiottes de caserne, crachotant des sanglots douteux, perçaient le plafond rafistolé de planches, de poutres et de poutrelles rouillées qui baillaient, ployaient et gémissaient sous la charge. Parfois, dans ce hérissement de tarières, l'une d'elles pondait un étron bien moulé qui s'écrasait plus bas où les rats se le disputaient.

– Gabriel ! Ramène-moi ! On me chie dessus !

Soudain je sentis le souffle de l'hyène sur mes talons. Elle errait sur les canaux, invisible encore, mais elle resserrait ses cercles et je pus même entendre le tambour de sa queue sur sa panse gonflée.

Je battis des bras pour fuir à tire d'aile sans parvenir à trouver un appui sur l'air. Proie offerte, je me halais sur les racines en me tortillant comme un ver. Peine perdue, le souffle rauque se faisait plus proche, l'air me manquait, ma vue s'obscurcissait et je bottai en tous sens, à l'aveuglette pour repousser la hure avide.

– Gabriel nom de dieu, aide-moi, c'est urgent !

Une serre d'acier sur ma cheville, un claquement de mâchoires et ce grognement de phacochère :

– Mon cher Murmure, quel bon vent ?

Mais vous l'aurez deviné, tout ceci n'était qu'hallucination digestive après avoir consommé un tantinet excessivement leur saloperie de bière tiède.

Quoi qu'il en fût, excès de boisson, intoxication au civet de rat ou overdose d'herbes de Provence, je fus de toute façon bien content lorsque je me rendis compte que j'avais de nouveau le cul sur terre avec, autour de moi, les visages hilares de Gabriel, Séraphin, Clovis et toute la tribu.

– Putain, les gars, vous exagérez ! Je rêvais que je visitais Venise en gondole. Vous m'avez réveillé juste au moment où une

jeune fille en voilette allait me faire une bonne manière sous le Pont du Rialto !

Crânerie de philosophe de comptoir évidemment, mais que voulez-vous, j'adore faire rire à mes dépens sauf quand je ne sais pas pourquoi l'on rit. Et là, de toute évidence, j'avais un trou.

À part mes pieds pleins de vase et cette douleur à la cheville, je ne voyais pas ce qui pouvait prêter à rire.

Je me réveillai au matin, fourbu et avec une telle gueule de bois qu'on aurait pu jouer aux fléchettes avec, sans que j'y trouvasse à redire.

La journée allait être d'autant plus rude que j'allais mettre un point d'honneur à être à l'heure à l'embauche, comme l'imbécile que j'étais. On n'oublie pas, en une nuit, une vie de ponctualité servile.

Gonflé d'un bel optimisme, je me levai et titubai jusqu'à la douche pour me remettre les trous en face des yeux et laver cette vase noire qui couvrait mes jambes jusqu'à la hauteur des mollets. Bon Dieu, quelle biture !

Les choses sérieuses allaient commencer avec la construction du barrage proprement dit. Dorénavant il allait falloir bousiller la montagne à coups de dynamite.

J'avais oublié les états d'âme de ma première visite dans les gorges. J'allais faire mon boulot et ensuite je taillerai la route, c'est le cas de le dire, en faisant une croix sur les Mamelles.

Certains vont penser que je m'étais enrichi d'expérience, pendant ces quelques semaines. De leur point de vue, ils auront raison.

Pour ma part, je pense que les problèmes insurmontables que j'avais imaginés avant le début du chantier existaient toujours : je ne les avais pas résolus car ils ne s'étaient pas présentés.

Ce que j'avais accru, ce n'était pas mon expérience mais mon arrogance. Je m'étais habitué à travailler mal et je m'étais accoutumé à ce que les choses le tolérassent. Si j'avais effectué ce

travail en métropole, j'aurais fait les gros titres et vous en ririez encore.

Mais il restait des occasions de faire rire à mes dépens et tout espoir n'était pas perdu de revoir ma hure en première page.

Ce fut Riton qui m'apporta la dynamite et il y avait une bonne raison à cela : c'était le boutefeuf officiel de Bidon depuis que Joseph Arawa, le vieux mélanésien qu'il collait comme rémora depuis ses douze ans, s'était transformé en lumière, un jour que la mèche avait fait long feu.

Je ne vous raconte pas l'explosion de rire qui secoua Bidon ce jour-là, après cette dernière boutade du boutefeuf, on attendait cela depuis si longtemps. Quand se faisait entendre un tir de mine, il était de bon ton de toquer du coude celui de son voisin, de lever ensemble le regard vers le ciel en s'exclamant :

– Tiens, un Joseph Arawa migrateur : l'hiver sera précoce !

Et le vieil Arawa, à chaque tir réussi, pouvait soupirer de soulagement, non pas d'être toujours vivant, mais de n'avoir pas provoqué le rire chez les Bidonnais.

Alors imaginez la joie qui inonda les curieux venus voir sauter les rochers de la rade quand ils virent monter dans le ciel le corps de l'infortuné boutefeuf au moment même où ils criaient : "tiens, un Arawa migrateur !".

Ce pauvre homme faisait un métier suffisamment dangereux. Il aurait mérité de mourir simplement en confondant une mèche lente avec un cordeau détonant. Était-il nécessaire de rajouter à son stress l'appréhension de faire naître l'hilarité à ses dépens ?

La crainte d'une mort ridicule est une chose qui m'a toujours turlupiné. Aussi honnête, intègre et exemplaire qu'ait pu être votre vie, il y a des morts qui vous gâchent une existence sans l'avoir mérité et qui vous conchient la nécrologie sans espoir de vous en remettre jamais.

Mais bref, pour en revenir à Joseph Arawa, l'ancien boutefeuf de Bidon, il ne méritait sûrement pas de mourir dans le ridicule car lui au moins, il avait tout fait pour tenter de l'éviter.

Quant à Riton, la première fois que je le vis aux Mamelles, ce fut lorsqu'il vint faire sauter le rocher qui avait envoyé Gavalardo au tapis.

Nous avions réussi à extraire le bull de sa fâcheuse position à l'aide d'un petit chargeur que nous gardions sous le coude. Il lui traça une piste et une plate-forme grande comme la place de la Concorde, où l'engin put manœuvrer sans risquer de rouler cul par-dessus tête dans le ravin.

Je ne vous dis rien de la gueule de la montagne après le travail ! Si un écolo avait vu ça, il nous déclarait le Djihad. Mettez-vous à sa place ! Le bordel que nous avions foutu pour réparer la connerie de Gavalardo !

Lorsque nous quittâmes la place, il fallait les antibrouillards. Vous vous seriez cru sur une plage somalienne, tellement il y avait de poussière rouge qui flottait sur le paysage.

Que voulez-vous, Gavalardo n'aimait pas le vert : on ne peut rien contre ça ! De toute façon il n'y avait pas d'écologiste et nous pouvions nous en donner à cœur joie pour éventrer la montagne.

Quand Riton arriva, ce fut avec Anita et la dynamite. La montagne n'avait plus qu'à trembler. Il me semble qu'en ce qui me concerne, j'aurais manipulé la dynamite avec moins de désinvolture que lui.

Il avait plus d'égards pour manœuvrer Anita. Il est vrai que je ne connaissais vraiment ni l'une ni l'autre. Il devait savoir ce qu'il faisait. Il employait à l'endroit de la donzelle des précautions d'artificier, ni plus ni moins que si elle avait été un flacon de nitroglycérine.

C'est avec des pincettes de huit mètres de long qu'il s'adressait à elle et à chaque fois qu'il levait le petit doigt il nous regardait avec inquiétude : n'allait-elle pas lui exploser dans le nez sans crier gare ?

– Non, ça va fils : elle bout, elle siffle mais elle ne pète pas !

Il y a des gens qui sont comme les Cocotte-minutes : tant qu'on les entend rougner, ça va mal mais il n'y a rien à craindre. C'est quand ils se taisent qu'on se sent mal à l'aise : on ne sait jamais si ça plane pour eux ou s'ils sont au bord de l'apoplexie. Il y en a qui cachent tellement bien leur jeu que ça vous fait une peur bleue quand ils explosent. Et tout ça par pure perversité. C'est la différence qu'il y a entre un moteur à explosion dont la rage se transforme en travail et un cocktail-Molotov qui n'est fait que pour vous emmerder.

Il aurait fallu que vous vissiez la tronche qu'elle tirait quand ils arrivèrent tout poussiéreux à la tribu.

Gavalardo leur avait filé une Jeep. Les premiers kilomètres avaient été merveilleux pour Anita : tu parles, rouler en Jeep, c'est classe ! Quand elle eut suffisamment bouffé de poussière et pris de coups au bas des reins, elle comprit pourquoi certains préféraient les berlines sur coussin d'huile.

En partant de Bidon, elle avait été folle de joie quand elle avait vu comment Riton était habillé : le bleu de chauffe, quelle trouvaille ! Voilà une mode à lancer pour sortir en boîte.

Le trajet avait commencé dans la gaieté et puis il avait cessé d'être drôle pour finir par être une vraie galère en arrivant aux Mamelles.

En même temps, elle avait compris que Riton n'avait entrepris aucune recherche vestimentaire : il était venu travailler. Un point c'est tout. Elle n'avait pas essayé de lui cacher à quel point il avait baissé dans son estime. Un mécanicien, voilà tout ce qu'il était. Et si au moins il avait porté une cotte dégriffée...

Quant à Riton, il n'avait rien compris du tout à cette disgrâce. En fait, il ne cherchait même pas à comprendre. Il avait pris Anita comme elle était, c'est à dire chiante. Les petites brimades perverses dont il était l'objet constant devaient, selon lui, faire partie de l'amour.

Quand ils arrivèrent à la tribu et que la petite marmaille noire avait sauté dans les bras de Riton, l'escaladant de toutes parts pour venir s'installer sur ses épaules et profiter du point de vue, Anita était entrée en transe et, comme une furie, elle s'était mise à gifler tout ce qui passait à portée.

– Si un seul de ces macaques me touche, je ne réponds plus de moi ! hurla-t-elle.

Et pourtant, la marmaille s'en fichait éperdument. Des tartes dans la gueule, ils en avaient bouffé d'autres. Ils n'en avaient que pour Riton. C'est fou ce que les gosses appréciaient le géant mou. Surtout lorsqu'il sortait des détonateurs de ses poches et qu'il en faisait la distribution, comme si c'étaient des berlingots.

Leur grande joie était de les lancer au feu, le soir, à la veillée, quand ils faisaient la fête ou quand Riton arrivait. Depuis que deux ou trois cases s'étaient ouvertes en deux, les anciens en avaient proscrit l'usage à l'intérieur.

Pour faire leurs gamineries, les jeunes organisaient alors de grands feux de joie au centre du cercle des paillotes, autour desquels toute la tribu finissait par se retrouver.

Les vieux, tout en ayant l'air de désapprouver pour couvrir leurs arrières, ne pouvaient retenir des glapissements de joie lorsque, de proche en proche, un détonateur explosant, une souche de niaoulis prenait son essor dans la nuit étoilée, laissant derrière elle une longue traînée d'étincelles.

Parfois, suprême friandise, Riton leur refilait de la mèche lente. Il fallait voir les gamins fous de joie galoper au rivage, avec leurs bombes à retardement, pour y emmerder les poissons qui n'allaient pas tarder à se retrouver flottant le ventre au soleil.

Alors qu'Anita et moi n'étions que des attractions, Riton, lui, était pour les gamins comme un jeune oncle en qui leurs parents avaient toute confiance et qui les initiait le plus gravement du monde à toutes les conneries de l'existence.



Mais cela, ce n'était pas vraiment le genre d'Anita : qu'avait-il à gagner à fréquenter ces gens-là ? Il n'avait qu'à faire son boulot et à rentrer à Bidon.

Son boulot, Riton s'y attela à peine avait-il débarqué. Je le conduisis à l'endroit stratégique et le laissai envisager les choses.

C'est fou ce qu'il ressemblait à son père quand il fit le tour du rocher, quand il renifla et en goûta les débris, hochant la tête et s'essuyant sur son pantalon, et surtout quand il murmura : « Pas de problème, c'est du gâteau ! », avant d'aller débarquer son matériel et donner ses ordres aux manœuvres.

En réalité, la préparation n'était pas du tout du gâteau car avant de tirer la mine, il fallut commencer par percer des trous. Il y passa la journée avec ses acolytes. Le soir, il était blanc de poussière de roche mais il était content.

Une qui tirait la gueule, c'était Anita. Elle avait dû s'imaginer je ne sais quoi au sujet des tirs de mine, que c'était comme des feux d'artifice qu'elle pourrait admirer du coin de l'œil, allongée à l'ombre, dans un hamac tendu entre deux cocotiers et Riton avançant vers elle en faisant tinter la glace dans son drink et lui disant : « Eh, baby, on va en tirer une belle bleue, laisse un peu tomber ton roman et ouvre grand tes yeux de biche », ou des conneries comme ça.

Au lieu de cela, elle avait passé la journée au soleil, assise dans la Jeep qu'elle n'osait pas quitter. Pas question pour elle d'aller se risquer sous l'ombre des arbres d'où un serpent pouvait lui glisser dans le dos, ni de s'asseoir sur l'herbe drue, en compagnie de ces saloperies de fourmis électriques si petites qu'elles arrivaient à s'insinuer dans la culotte la plus étanche et dont la piquûre fulgurante vous faisait vous gratter jusqu'au sang.

Pas question non plus de se risquer dans les fougères où des truies sauvages, mauvaises comme des teignes, pouvaient avoir fait leur nid, ou bien sur ces brindilles craquantes qui vous sautaient au nez comme des pièges à loups.

Aussi avait-elle pris un sacré coup de vieux, Mouchardasse, avec la farine de roche qui s'était déposée dans ses cheveux, sur ses sourcils et sur sa peau, sauf aux pliures.

La sueur, en dégoulinant sur son front et sur ses joues lui donnait un air de vieille poupée tragique, quand elle se regardait dans le rétroviseur de la Jeep.

Mais elle s'était contenue toute la journée, ne pensant qu'à la douche fraîche qu'elle allait prendre en rentrant à la tribu et qui allait la laver de toute cette sueur et de cette poudre qui faisaient sur elle comme un empois salé.

Le choc, lorsqu'elle demanda à Riton de lui montrer la salle de bains ! Il la mena derrière la case et lui présenta fièrement le réservoir rouillé qui gouttait sur un caillebotis gluant à travers lequel se déroulaient les anneaux verts et rouges d'une herbe grimpante.

Elle semblait sûre de prendre la cuve sur la tête à la première traction qu'elle exercerait sur la chaîne de chasse d'eau, tant le châssis sur lequel elle reposait semblait bouffé aux vers. Sans doute s'était-elle imaginé que la case où elle dormirait ressemblerait à celles du club de vacances, sur la plage de Bidon. Le principe en était le même, c'était l'état de vétusté qui changeait.

Moi-même, qui ne suis pas bégueule, j'avais eu quelques surprises, les premières nuits que j'avais passées à la tribu. Par exemple, une chose que je m'étais bien gardé de refaire, c'était de secouer le toit ou d'ébranler les murs : vous ne pouviez pas prévoir ce qui allait tomber des feuilles de palmier tressées ou ramper hors des crevasses. De même avais-je pris la bonne habitude de pendre mes vêtements à une ficelle et de les secouer soigneusement avant de les passer. Et pas seulement à cause de la poussière.

Moi qui n'ai jamais aimé faire ma vaisselle le soir, je m'étais vu contraint de la faire, du moins les premiers temps : par la suite, avec l'habitude, la flemme et la fatigue, je m'étais accoutumé à ce que les bernard-l'ermite gros comme des ballons de

hand la fissent à ma place. Je ne vous raconte pas le boucan ! Vous auriez juré qu'il se jouait une partie de pétanque endiablée dans les casseroles posées sur la pierre d'évier.

Il faut vous dire que les bernard-l'ermite de Bidon, ça n'a rien à voir avec ceux que vous emmerdiez sur les plages de vos vacances bretonnes. Vous prenez un bigorneau de cet acabit sur le pied et vous terminez le circuit en chaise roulante.

Mais, me direz-vous, s'il suffisait d'empêcher ces bestiaux de venir faire le bordel, pourquoi ne pas tout bonnement fermer la porte de la case ? C'est une bonne idée, mais je l'avais abandonnée la première fois où, dégringolant du toit et me sautant sur le ventre à m'en couper le souffle, un rat de cocotier gros comme un garenne mena la sarabande toute la nuit pour trouver la sortie.

Alors vous imaginez aisément le concert de hurlements qui nous tint éveillés, la première nuit où Anita coucha à la tribu.

Le lendemain elle boudait. Elle resta dans sa case quand nous partîmes avec Riton pour faire sauter la montagne. Il avait l'air d'avoir chassé la scolopendre toute la nuit, une lanterne dans une main, une godasse dans l'autre et la rombière piaillant dans les oreilles. Crevé, le gars !

Nous nous rendîmes à pied d'œuvre et Riton se mit au travail. Il commença par enfiler du cordeau détonant lesté de petits cailloux dans les trous de mine.

La veille, il avait pris la précaution de les recouvrir avec des petites pierres plates pour qu'un imbécile dans mon genre ne vienne pas les boucher avec je ne sais quoi.

Mine de rien, c'est le cas de le dire, il avait bien travaillé avec sa perceuse. Les trous avaient bien six mètres de profondeur.

Le cordeau mis en place, il enfila les bâtons de dynamite qu'il força jusqu'au fond à l'aide d'une longue tige de fer à béton. Il termina le bourrage avec de petits cailloux et de la terre humide qu'il tassa soigneusement. Il y avait une vingtaine de trous, cela lui prit une bonne partie de la matinée.

Il réunit enfin les différents cordeaux détonnant en un bouquet et lia cette botte avec un brin d'osier. Sur le cordeau du milieu de la botte, il fixa un détonateur auquel il adapta cinquante centimètres de mèche lente.

Entre nous, c'était peut-être suffisant mais si cela avait été de moi, comme on dit, j'en aurais mis dix mètres de mieux pour avoir le temps de courir me cacher sous mon lit, dans ma case fermée à double tour. Mais lui, calme, il te me faisait tout ça en sifflotant, mesurait ses longueurs de mèche, coupait ses cordeaux, bourrait ses mines, crachait dans ses mains comme s'il avait fait ça toute sa vie.

Vers midi, tout fut prêt et il m'ordonna d'aller à la voiture, à dix mètres de là, sur la piste, pendant qu'il disposait des fagots sur les têtes de mines pour arrêter les cailloux, au cas où il leur prendrait envie de voltiger.

Pensant gagner du temps, je fis demi-tour et attendis, moteur ronflant, imaginant voir mon Riton débouler à toute allure et monter dans la voiture à la volée : fouette, cocher !

Au lieu de cela, je le vis, dans le rétroviseur, descendre posément le talus et se diriger vers moi.

– Merde, il a oublié les allumettes ! pensai-je.

Soudain, mon petit cœur eut une ratée comme cela arrive parfois. J'eus l'impression d'être dans un caisson dont on refermait brusquement le sas. Cela me fit comme une poussée interne, un ébranlement feutré de tous les organes, le même genre de sensation que vous ressentez quand vous êtes à deux mètres des baffles et qu'on a poussé sur les graves : vous n'entendez rien, c'est plutôt l'air qui se déplace. Cela fait un vibromassage en profondeur qui n'est pas désagréable. Je mis plusieurs secondes pour comprendre que la mine en était la cause.

– Alors, c'est raté ? demandai-je à Riton.

Il fit non de la tête et me demanda seulement de pousser la voiture. Je lançai un coup d'œil vers le front de taille : rien n'avait changé.

Il avait beau dire, c'était raté, voilà tout ! Il allait falloir se refarcir la séance de tire-bouchon dans la roche, sans aucune autre garantie que le savoir-faire de Riton. C'est du gâteau !

Ah, c'était bien le fils de son père ! J'étais prêt à parier que la seule mine qu'avait réussi à faire partir le vieil Arawa était celle-là même qui l'avait envoyé ad patres. Quelle bande de rigolos ! Il n'y en avait pas un pour rattraper l'autre. Gavalardo, Draguélev, Pourrichier, Leroidec, Filoutti, tous à mettre dans le même sac et scrougnouf et brougnouf...

J'en étais encore à bougonner dans ma barbe quand je réalisai que Moïse, le chauffeur du bull, attendait que je dégage la voiture pour prendre ma place.

S'imaginait-il qu'on allait encore lui tailler la place du Champ de Mars pour aller le chercher en bas du ravin ? Pensait-il que la roche avait molli pendant la nuit ou que Riton lui avait fait une telle peur avec ses pétards qu'elle allait vite s'éparpiller en excuses en voyant le bull approcher ? Comme vous le voyez, je n'étais pas à prendre avec des pincettes.

Et c'est à ce moment précis que je faillis croire aux miracles. Le bull s'approcha de la paroi, Moïse mit les gaz et la roche lui ouvrit un chemin comme la mer Rouge au fur et à mesure que le bull avançait.

J'avais déjà vu cela dans les dessins animés, mais en vrai cela faisait encore plus d'effet. Sans esbroufe, la mine de Riton avait fait du beau travail. Plus la mine s'entend de loin, plus elle a brassé de vent et inversement, disait le vieil Arawa, qui s'y entendait. Tout le monde sait cela mais je l'avais oublié un instant.

Un vrai génie, ce Riton, et sûr de lui avec ça : pas un gravier n'était tombé sur la voiture, à dix mètres des tirs. Ce n'était pas le genre à jeter l'énergie par les fenêtres, tout avait été consommé sur place. Je l'aurais embrassé, s'il ne m'en avait pas tant imposé.

Et c'était ce génie que cette pimbêche d'Anita Mouchardasse te vous menait par le bout du nez en tordant le sien ? Des perles à des cochons, vraiment !